

LA FORTUNE.

JEAN D'ARMAGNAC.

(Suite.)

Cependant, si une passion vivait dans le cœur d'Anne d'Armagnac, elle devait détruire en elle et autour d'elle, et ses rages devaient éclater un jour avec fureur.

Avec quelque profondeur dans l'observation, on se serait vite aperçu au contraire que Jean n'avait point de passion, mais l'ardeur et l'amour de la beauté.

La passion détruit, elle est le contraire de l'amour qui édifie. Ce fut à cette époque que Gaston arriva.

Gaston était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, grand, long et maigre ; sa tête petite et pointue était mal emmanchée ; sur un long coup étroitement serré dans une cravate blanche ; sa figure pâle était surmontée de cheveux gris coupés ras ; sa bouche, rentrée faute de dents, se dessinait cependant assez bien au-dessus d'un menton légèrement en galoche ; ses mains étaient fines et blanches, la tenue de toute sa personne d'une scrupuleuse propreté ; il était toujours en habit, ce qui en province constitue une tenue tout à fait exceptionnelle. Quoique aveugle, ses yeux avaient conservé de l'éclat, et en parlant il les dirigeait du côté de son interlocuteur : ce qui lui était cet aspect terrifiant de certains aveugles dont l'œil tourne dans l'orbitaire et fuit pour ainsi dire le regard.

Sa voix était haute, claire et ferme ; il avait dans les manières une certaine dignité douce, un certain décorum mêlé d'empressement affectueux qui éloignait de lui à la fois la familiarité et la contrainte.

Il paraît parfois plongé dans de profondes réflexions et s'il en était tiré, il accueillait avec un sourire celui qui l'arrachait ainsi à lui-même, l'écoutait avec patience, indulgence et politesse, et reprenait ensuite avec un plaisir visible son silence et le cours de ses réflexions.

Anne lui avait préparé une chambre qu'elle avait meublée aussi simplement que possible, d'un lit et d'une table de bois peint, de deux fauteuils et quelques chaises.

Jean lui fit remarquer que les meubles étaient laids, et Anne lui répondit que rien n'était ni beau ni laid pour un aveugle.

Cette réponse sembla fautive à Jean. Il lui sembla que ce qui est beau se révèle à nous par une autre voie que celle des sens, fût-ce même la forme, la couleur ou la finesse d'un meuble, et il trouva cruelle la réponse de sa mère.

Quand on introduisit Gaston dans cette chambre, il demanda à être conduit vers chaque objet, afin de pouvoir se mouvoir sans aide et reclama avec instance que les choses fussent maintenues dans l'ordre où lui étaient indiquées. Il toucha chaque objet, afin d'en apprécier la forme et la grandeur. Jean remarqua sur son visage un sourire mélancolique, et il lui dit quand Anne fut sortie :

— Votre mère s'est trompée, mon enfant, les aveugles voient avec leurs doigts. Mais ceci est peu de chose. Je suis venu ici pour remplacer, près de vous, votre père.

Gaston ne s'attendait pas à l'effet que devait produire ce mot.

Il glaça Jean.

Gaston, en recevant aucune réponse, baissa-la tête et chercha en lui-même la raison de ce silence.

— Mon fils, ajouta-t-il, le nom du père ne réveille-t-il rien en vous ?

— Monsieur, dit Jean, mon père ne me parlait jamais, il avait

pour moi des projets qu'il ne me communiquait pas et que ma mère m'a fait connaître ; il désirait que je fusse magistrat.

— Magistrat, répéta Gaston.

— Oui, Monsieur, dit Jean, et je ne le serai jamais.

— Mon enfant, dit Gaston, qui devina le serrement du cœur de Jean, je vais vous dire ce que c'est qu'un père, afin que vous n'ayez pas peur de moi.

La belle main blanche du vieillard chercha Jean par un mouvement incertain.

Jean, attendri de ce que ce mouvement révélait d'infinité, fut à sa rencontre et prit avec vivacité la main que Gaston lui tendait.

La chaleur de ce moment n'échappa pas au vieillard, qui sourit.

— Mon enfant, lui dit-il, la première condition pour être père, c'est d'aimer, et, ajouta-t-il, après une assez longue pose, la première condition pour être quoi que ce soit, c'est encore d'aimer.

— Je comprends, dit Jean, après un silence, hé bien, mon oncle, je ne serai jamais magistrat.

— Puisque tu es si pressé, dit Gaston, de me dire ce que tu ne seras pas, dis-moi donc ce que tu seras ?

— Troubadour, dit Jean.

— Vraiment, mon fils, dit le vieillard, avec un sourire dont toute la grâce et tout l'éclat était sur la bouche.

Jean fut définitivement séduit et s'assit près de son oncle, en lui disant :

— Dites-moi ce que c'est que d'être père ?

— Être père, mon fils, c'est aimer. C'est vouloir pour son enfant la beauté, la joie, la grandeur, la simplicité ; c'est appliquer sa vie au développement de l'âme, c'est la vouloir dans toute la fleur de son innocence et de son amour, c'est appliquer toutes ses forces au développement de l'intelligence par laquelle l'amour recevra son accomplissement. C'est chercher dans les yeux, dans les réflexions et jusque dans le sourire de l'enfant, la trace de ses désirs ; c'est lui montrer que son désir doit être l'infini, que son désir ne sera jamais assez grand ; c'est effacer d'un souffle léger les ombres qui pourraient ternir son âme un instant, et cela c'est aimer.

Ici, Gaston s'arrêta, Jean et lui restèrent silencieux ; on aurait pu entendre battre leurs cœurs.

En ce moment les pas discrets d'Anne d'Armagnac se firent entendre dans le corridor ; il fallut pour les distinguer l'oreille exercée de Jean. Alors, il se leva et, saisisant le vieillard entre ses bras, il l'embrassa dans une étreinte qui ne cessa qu'au coup sec qu'Anne frappa à la porte.

Le vieillard et l'enfant étaient si émus qu'ils restèrent un instant sans répondre.

Gaston surmonta enfin son émotion, et dit : entrez, d'un ton qui fit comprendre à Jean que le secret de leur entretien serait gardé.

Cependant le trouble de Jean n'échappa pas à Anne, non plus que la légère rougeur qui couvrait les joues ordinairement si pâles du vieillard.

— Jean, dit-elle à son fils, laissez-nous, nous avons, votre oncle et moi, à parler d'affaires.

— Mon frère, dit Anne, je dois vous dire que Roger, votre frère, m'a laissé des ordres, au sujet de ses enfants : Jean doit être magistrat ; quant à Marie, nous tâcherons de la marier, selon les instructions qu'il m'a laissées, et elle ajouta, comme éclairée par un instinct de ce qui venait de se passer : nous devons à sa mémoire de ne pas trahir ses espérances et de ne mettre aucune entrave à l'accomplissement de ses désirs.

— Ma sœur, dit Gaston, qui ne voulut pas discuter sur ce point en ce moment-là, parlez-moi de l'état de votre fortune, je